

**Discours du Maire de Paris
M. Bertrand Delanoë**

10 mars 2008

Visite d'Etat de M. Shimon PERES, Président de l'Etat d'Israël

Monsieur le Président, très cher ami, Madame (*Zvia Valden, sa fille sera présente, au second rang de l'ordre protocolaire*), Mesdames et Messieurs les Ministres, Mesdames et Messieurs les Ambassadeurs, Mesdames et Messieurs,

C'est un plaisir, et c'est un honneur, pour Paris, de souhaiter la bienvenue au Président de l'Etat d'Israël.

C'est un authentique ami qui aujourd'hui nous rend visite. Un ami de la France, avec laquelle, tout au long de votre immense carrière d'homme d'Etat, vous vous êtes attaché à tisser de puissants liens d'affection, de confiance et de solidarité. Un ami des Français et en particulier de celui qui fut le premier d'entre eux, François Mitterrand, qui n'avait de cesse de rendre hommage à l'airain et à la grandeur de votre fidélité. Et, permettez-moi de le dire, un ami personnel, à qui me lient tant de souvenirs, et avec qui je sais que nous partageons bien plus qu'une sensibilité politique : une façon commune d'essayer de comprendre le monde.

Votre présence est d'abord pour moi l'occasion de célébrer le rôle éminent des Juifs de Paris, que je salue fraternellement, pour leur contribution au rayonnement, à la vitalité culturelle et à l'identité intellectuelle et spirituelle de notre capitale. Leur apport nourrit la fraternité qui unit les peuples de France et d'Israël, et participe ainsi à l'affirmation d'un héritage inextricablement commun. Entre Paris et l'âme juive, comme entre la France et Israël, s'est écrite une longue histoire, qui est celle d'un amour, parfois blessé, parfois outragé, mais d'un amour réel, entre deux formes d'universalisme. Entre le peuple des droits de l'Homme et le peuple des dix commandements, le lien est indéfectible. Pour exprimer ce lien avec l'éclat de sa fraîcheur et la profondeur de son histoire, je pense à une anecdote d'Eliezer Ben Yehuda, le fondateur de l'hébreu moderne, qui raconte dans quelles circonstances la langue hébraïque est sortie de deux mille années de sommeil : « C'est dans une rue de Paris, écrit-il, à une terrasse de café, que je me mis à parler l'hébreu pour la première fois, assis avec un ami à une table ronde où étaient servies deux tasses de café noir. Et les sons étranges de cette belle langue orientale, morte, se mêlaient à la rumeur joyeuse de la langue française, vivante, belle, riche ». On voudrait que ce fût non seulement un symbole, mais un présage : c'est sur les Grands Boulevards parisiens que votre langue a recommencé de vivre. Cet héritage intellectuel et spirituel, nous sommes chargés, ensemble, de le faire vivre.

Dans cet héritage, je veux dire à quel point s'inscrit la tragédie qui frappa les Juifs d'Europe. Notre ville conserve, jusque dans sa chair, le souvenir de ceux qui furent arrachés à la vie par la plus monstrueuse coalition de la haine et de l'indifférence. Dans chaque école de Paris, là où des enfants furent déportés vers les camps, des plaques rappellent à tous les écoliers d'aujourd'hui, que cela fut. La mémoire, cette humble fierté, est la dignité qui reste aux survivants que nous

sommes tous. Elle est le plus précieux des guides pour bâtir l'avenir. Elle est une permanente invitation à la responsabilité.

Elle nous rappelle aussi, Monsieur le Président, que l'Etat d'Israël est né d'un deuil comme aucun peuple au monde n'en avait jamais connu. Ce peuple, en voulant bâtir sur la terre de son histoire ancestrale, un petit pays où il lui fût permis de parler sa langue, de planter ses arbres et de prier son dieu, a écrit, simplement, une nouvelle page du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Le droit de vivre de ce vieux peuple offensé, son droit d'avoir sa place, après des siècles d'humiliations, sous le soleil de son ciel retrouvé, soyez sûrs que Paris, ville de la liberté, s'en veut la garante et la gardienne.

Je suis très heureux, Monsieur le Président, d'être auprès de vous pour célébrer le 60^{ème} anniversaire de la naissance d'Israël. Cette histoire là, c'est une leçon d'optimisme pour ceux qui croient qu'il est des oppressions irrémédiables. C'est cela, la naissance d'Israël : au milieu d'un monde dominé par la matière et par une violence dont ils étaient les premières victimes, quelques intellectuels d'Europe orientale ont pu rassembler des persécutés que ne fédéraient ni leurs langues, ni leurs traditions, ni leurs convictions, et en faire un peuple, uni autour d'une même langue, d'une même culture, d'une même histoire. C'est pour rendre hommage à ce miracle accompli, que nous avons tenu à donner le nom d'une place de Paris à l'inspirateur de l'Etat d'Israël, Theodor Herzl, celui qui, en assistant, dans la cour de l'Ecole militaire, à la dégradation du capitaine Dreyfus, comprit que les Juifs ne pourraient avoir une existence digne et libre que le jour où ils disposeraient d'une patrie. Cette patrie, qui est pour la conscience juive à la fois consolation et espérance, et qui justifie la formule d'Elie Wiesel : « Les Juifs peuvent vivre en-dehors d'Israël, mais ils ne pourraient pas vivre sans Israël ».

Je le dis donc avec gravité et avec affection : Bon anniversaire, Israël ! Paris prendra toute sa part à cette célébration, à travers de nombreux événements, et je me rendrai en Israël, pour inaugurer une fontaine à Jérusalem et, pour lancer, à Haïfa, l'exposition conjointe des photographes israélien Pavel Wolberg et palestinien Raed Bawayah, qui avaient été accueillis ici même dans cet Hôtel de Ville.

De ces six décennies, Monsieur le Président, vous êtes le premier et le plus grand des témoins, vous dont la vie se confond non seulement avec l'édification d'Israël, mais avec l'établissement de sa puissance industrielle, économique et militaire. En pionnier, vous avez compris, pour la survie et la prospérité de votre pays, la nécessité de l'innovation et d'une créativité sans cesse renouvelée. Et vous avez mesuré que ce qui fait la grandeur d'une nation, ce n'est pas la force, c'est l'esprit. Tout dans votre parcours exprime ainsi avec force la passion qui est la vôtre pour votre pays. Une passion qui est aussi celle de la paix.

Le monde vous a rendu hommage en vous décernant en 1994 le titre le plus noble qui soit: le prix Nobel de la Paix. Dans votre combat inlassable pour la réconciliation des peuples, nous sommes à vos côtés. J'ai ainsi tenu à accueillir ici même Yossi Beilin et Yasser Abed Rabbo, les deux promoteurs de l'initiative de Genève, et nous rendons chaque année hommage à Yitshak Rabin, dont un jardin de Paris, lieu de quiétude et de sérénité, porte désormais le nom. Les actions de coopération que

nous menons en Israël et dans les territoires palestiniens ont toutes pour objectif le dialogue entre les peuples. Des projets ont ainsi été menés à Tel Aviv, Haïfa, Kyriat Shmona, Jénine, Jéricho, Bethléem, et bien entendu Jérusalem.

Car telle est notre conviction : Israël a le droit inaliénable à la sécurité, ce qui signifie que chacun doit non seulement accepter son existence mais lui reconnaître le droit de la défendre ; le peuple palestinien a le droit de vivre dans la liberté et la dignité, ce qui suppose la création rapide d'un Etat souverain et viable. Chacun sait comment se terminera ce conflit que personne ne peut gagner : un jour, il y aura, auprès d'Israël, sur la terre partagée, un Etat arabe de Palestine. La seule question est de savoir dans combien de temps, ce temps qui malheureusement, se chiffre aussi en morts.

Comment nier l'ampleur de la tâche ? Comment masquer les doutes que chaque drame, au quotidien, vient renforcer implacablement ? Pourtant, la flamme de l'espoir continue d'éclairer les hommes de bonne volonté, dont vous êtes l'un des inspireurs.

Monsieur le Président, Israël est une grande démocratie, un Etat jeune, dynamique, intensément créatif.

Ce « vieux pays ancien », comme l'appelait Herzl, cette nation qui a à la fois soixante ans et trois mille ans, n'a pas fini d'étonner le monde. Témoigne de sa vitalité intellectuelle et culturelle la place d'invité d'honneur qui lui est accordée cette année au Salon du Livre de Paris, que vous venez inaugurer. Amos Oz, David Grossman et tant d'autres noms résonnent ainsi dans l'imaginaire de la France et du monde comme autant d'alliances de l'intelligence, de la soif de dialogue et de paix comme seule la culture, dans son partage et son universalité, sait en créer. La culture, ce meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité, nos peuples l'ont en partage.

Monsieur le Président, pour vous, votre famille, votre peuple, pour la très grande nation que vous conduisez, pour l'éclat de cette lumière venue du plus profond de l'histoire, permettez moi une fois de plus d'exprimer mon espoir ainsi que mes vœux les plus intenses, d'harmonie, de stabilité et de prospérité.